

GEN PAUL



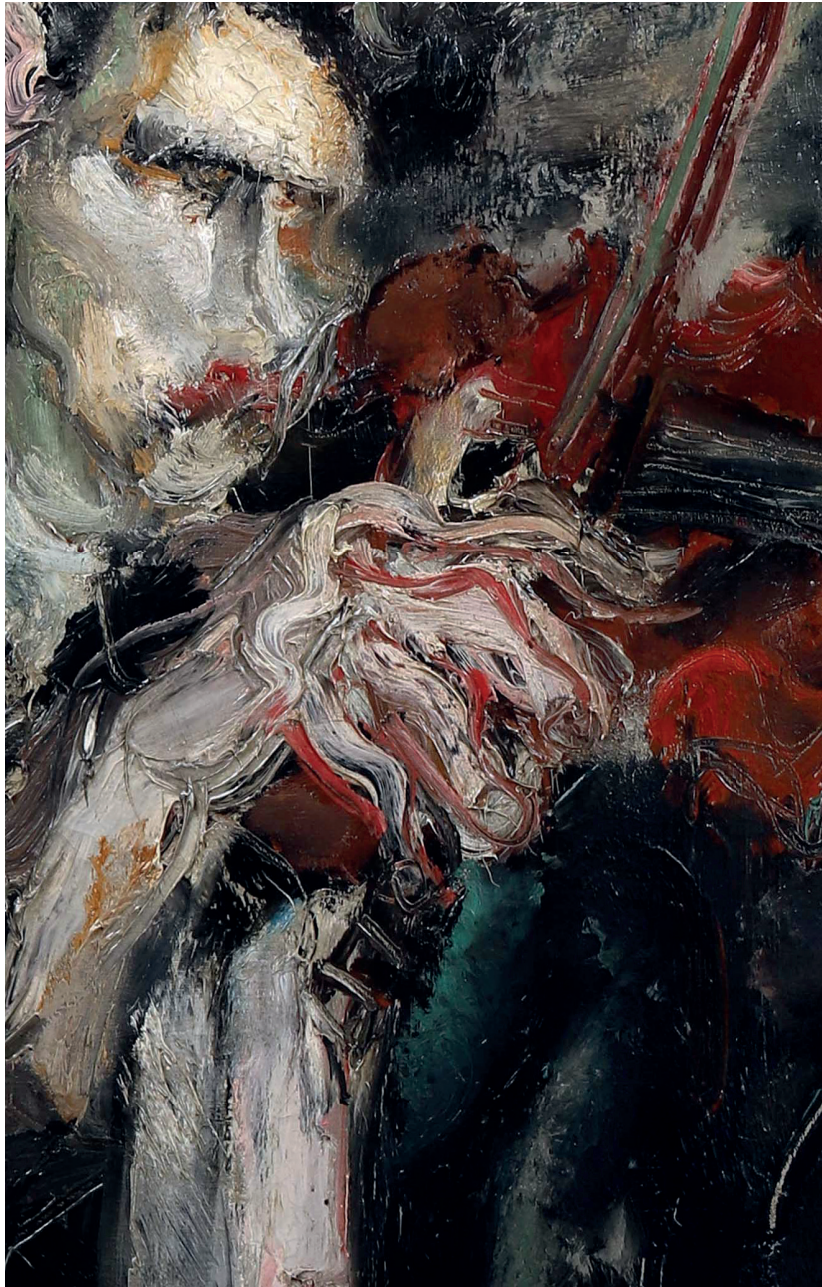
PATRICK OFFENSTADT

GEN PAUL

PATRICK OFFENSTADT

Président du Comité Gen Paul

www.galerieoffenstadt.fr



**UN CHEF-D'OEUVRE DE GEN PAUL
À SAINT-BRIEUC**

Présenté par Maîtres Juillan et Borel (SVV Armor Enchères)
12 Rue de Gouet, 22000 Saint-Brieuc

VENTE DU 29 MARS 2020



GEN PAUL (1895-1975)

Violoniste, 1928

Huile sur toile signée en bas à droite, 92 x 73 cm.

Authentifiée par le Comité Gen Paul.

Estimation : 20 000 / 35 000 €

LE VIOLONISTE

L'exceptionnelle vente de ce Violoniste peint en 1927 par Gen Paul est l'occasion de (re)découvrir le travail de cet artiste encore trop confidentiel.

Peint en 1927, l'année où le célèbre marchand Henri Bing acheta l'atelier du peintre, ce violoniste possédé, aux mains démesurées, incarne le firmament de l'expressionnisme français. La matière y est si belle qu'elle donne envie de la caresser.

« Existe-t-il encore des peintres maudits ? », se demandait Hélène Demoriane en août 1962 dans « Connaissance des arts », consacrant à Gen Paul des lignes fort pertinentes, notamment celles-ci : « Sa peinture, il la sort du plus profond de lui-même, de son ventre, de ses tripes, de son cœur. Dans des toiles oniriques et délirantes, il met l'indescriptible, l'indicible, atteignant parfois par des chemins détournés tantôt au surréalisme, tantôt à l'abstraction pure. Mais le dessin que dédaignent les peintres abstraits est la base de son travail. D'instinct, dès ses débuts, il a inventé ce graphisme hachuré, cette écriture volubile et enchevêtrée qui permettent, entre mille, de reconnaître à coup sûr ses tableaux ».

De 1923 à 1929, ce peintre autodidacte entre à tout jamais dans l'histoire de l'art. Durant cette période, selon Maurice Rheims, « il a peint quelques-uns des meilleurs tableaux du siècle ».

À la fin de l'année 1929, lors d'un séjour à Madrid, ses abus d'alcool provoquent une crise de delirium tremens qui le conduit aux portes de l'au-delà. « J'ai dû réapprendre à peindre », dira Gen Paul, qui travaillera jusqu'à sa mort, en 1975.

DE SAINT-BRIEUC

Contre toute attente, cet immense artiste n'a toujours pas reçu la reconnaissance officielle qu'il mérite. On se plaît à rêver qu'un musée d'État organise dans les années qui viennent une grande exposition Gen Paul. Ce ne serait que justice...

PATRICK OFFENSTADT

Président du Comité Gen Paul



GEN PAUL DANS SON ATELIER

GEN PAUL, PRÉCURSEUR

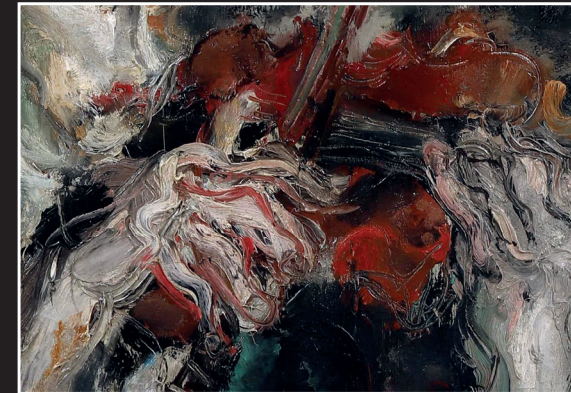
Cette œuvre exécutée en 1928 appartient aux meilleurs années de l'artiste. La peinture de Gen Paul fut longtemps minorée parce que rattachable à un courant quasiment absent dans la peinture française : l'expressionnisme. Le swing effréné de son pinceau, sa gestuelle furieuse, sa matière grasse et sensuelle ne trouvent leurs équivalents que chez le Russe de Montparnasse Chaïm Soutine.

Beaucoup le considèrent comme le précurseur de l'expressionnisme abstrait américain comme celui d'un Willem de Kooning.



Pourtant Gen Paul eut ses heures de gloire dans les années 30, puis dans les années 50/60 avec les galeristes Drouant-David ou Chalom dont les expositions furent dévalisées par des collectionneurs américains. Les toiles de Gen Paul devenaient introuvables.

DE L'EXPRESSIONNISME FRANÇAIS



Une double blessure invalidante durant la guerre de 1914–18, un destin marqué par la boisson et un caractère outrageux qui compliquèrent ses rapports avec les grands marchands (Bing et Bernheim-Jeune), une maîtrise de l'argot des faubourgs proche d'Audiard, ses comportements fantasques (il visite l'Espagne après avoir hélé un taxi place Clichy), sa fréquentation des maisons closes et des mauvais garçons de Marseille et de Paris, ses amitiés strictement Montmartroises (Céline, Utrillo, Carco, Marcel Aymé), ses sujets ordinaires (cyclistes, musiciens, courses, guinguettes), le classent aujourd'hui au sein d'un folklore populaire né sur la butte Montmartre.

Mais c'est un tort, Gen Paul est un génie.

FRÉDÉRICK CHANOIT

Expert en art du XIXe et XXe siècle

LES OEUVRES DE LA COLLECTION CHALOM

“

Tu piges même ...!”

Gen Paul s'exprimait ainsi lorsque rue Junot dans sa chambre, je lui rendais visite en 1972 alors qu'il tentait de m'expliquer l'inexplicable en ponctuant ses phrases d'un « tu piges même » plein de couleurs et de malice. J'ignore si aujourd'hui « j'ai pigé » mais je sais que c'est avec fierté et émotion que je présente des oeuvres majeures d'un grand artiste expressionniste, qui avec Soutine a su prendre sa place légitime dans l'histoire de l'art. ”

ME FRANCIS LOMBRIL

le 9 mars 1986, Commissaire-priseur de la vente de la collection Chalom



COLLECTION CHALOM LE VIOLONISTE,
CIRCA 1926, LOT N°10 DE LA VENTE.

Fin 1929, Gen Paul, moribond, est hospitalisé. Pour vivre, il devra renoncer à l'alcool.

Cette date termine pour l'artiste une époque, et pour l'art une oeuvre géniale commencée cinq ans auparavant. C'est une peinture novatrice, puissante, spontanée. L'éthylisme n'a jamais provoqué le moindre talent. Il peut l'exacerber quand il existe.

Gen Paul sera sauvé et travaillera à son oeuvre pendant encore quarante-sept ans. Mais c'est une autre oeuvre. Il me disait : « j'ai du réapprendre à peindre ».

Point n'est besoin de tuteur pour cet insoumis que fut Gen Paul. Il fut celui des autres.

Céline lui emprunta son verbe, son rythme et produisit un monument dont beaucoup s'inspirent encore aujourd'hui ici et à l'étranger, Voyage au bout de la nuit. C'est du Gen Paul traduit en littérature.

JACQUES CHALOM

Marchand d'art et ami de Gen Paul



COLLECTION CHALOM LA GUINGUETTE,
CIRCA 1925, LOT N°8 DE LA VENTE.

EXISTE-T-IL ENCORE DES PEINTRES MAUDITS ?

HÉLÈNE DEMORIANE

Connaissance des arts, août 1962

Il vit en bohème à Montmartre pendant que quelques collectionneurs et marchands mettent en cave ses meilleurs tableaux.

Il est de la génération d'Utrillo, de Modigliani, de Soutine. De la place du Tertre à l'avenue Matignon, on commence à murmurer qu'il est de leur trempe. Trois galeries engrangent en grand secret ses toiles anciennes, il a quelques collectionneurs fanatiques, en France, mais aussi en Amérique, et sa cote grimpe de vente en vente surtout depuis un an. Après la remontée en flèche de van Dongen et des fauves, les spécialistes prédisent que « ça va être le tour » de Gen Paul.

Gen Paul (de son vrai nom Eugène Paul) appartient au folklore montmartrois comme le moulin Rouge et le Sacré-Cœur. Né en 1895, au 96 de la rue Lepic, toute sa vie — à part quelques voyages épisodiques en Espagne, aux Etats-Unis — s'est déroulée sur la Butte dans un rayon de cent mètres autour de sa maison natale. Il a connu le Montmartre village du début du siècle. Il a vu Toulouse-Lautrec, qu'il prenait pour un clown de Medrano, monter la rue Girardon en redingote impeccable. Il a connu Juan Gris. Suzanne Valadon et « Maurice ». Il se dit lui-même « le dernier des ravageurs », le survivant de cette race de rapins montmartrois, insouciant et bohème, qui faisait jadis la terreur des bourgeois et des pères de famille. Incontestablement, c'est un personnage.

Au sens où l'entendent les romanciers qui, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés : Ferdinand Céline qui lui demanda d'illustrer *Mort à crédit* et *Le Voyage au bout de la nuit* et Marcel Aymé qui est demeuré son ami lui ont, tous deux, donné une place dans leur œuvre.

LE CAS GEN PAUL

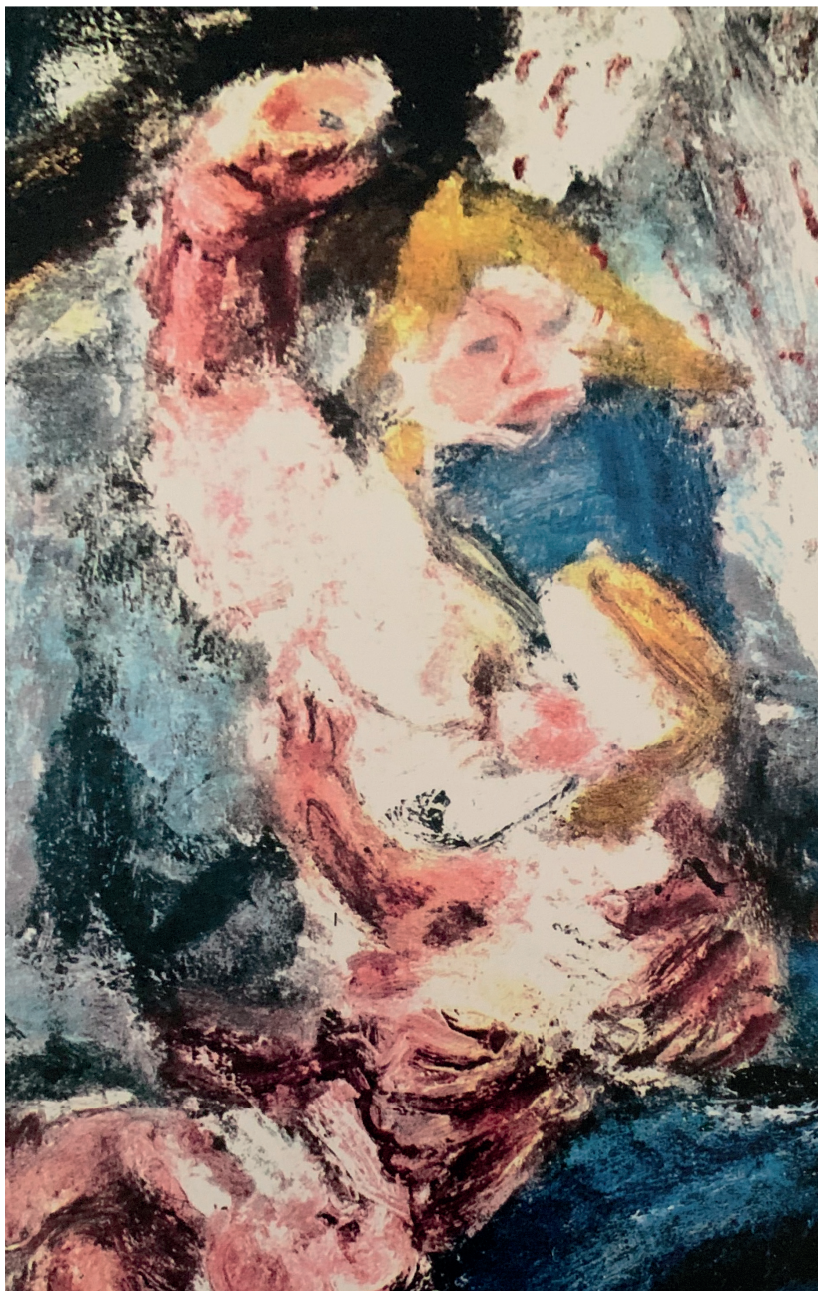
“

L'adjectif indépendant donne une faible idée de l'homme et du peintre. C'est libre qu'il faut dire... ”



MATERNITÉ, 1925,
TOILE, 100 X 80 CM, COLL. PART. PARIS.

Sujet exceptionnel dans l'œuvre de Gen Paul, cette maternité n'en définit pas moins l'originalité de son style. Dans l'opposition des bleus et des roses, on retrouve sa touche à la fois mouvementée et floue, son goût des contrastes.



L'adjectif indépendant donne une faible idée de l'homme et du peintre. C'est libre qu'il faut dire. Libre absolument avec tout ce que cela comporte de risques. Libre de vagabonder, de crever de soif, de s'engager pour la guerre à dix-neuf ans, d'y laisser une jambe. Libre de peindre, de ne pas peindre, de jeter son talent et son bonnet par-dessus le moulin Rouge et le moulin de la Galette, de distribuer ses toiles comme la manne céleste, de passer pour un barbouilleur, un demi-dément, une « peau de vache ». Libre de se moquer de sa cote et de son « standing », de vivre en éternel étudiant, tout seul, et de faire, à soixante-sept ans, le ménage de son atelier et le café pour les amis.

Quand ça lui chante. Si ça lui chante. « La liberté ça n'a pas de prix. » Un seul être au monde peut restreindre la sienne : il a huit ans et demi et c'est son fils. Lui qui n'a jamais pu garder une de ses toiles, à qui la propriété est insupportable, il vit parmi les griffonnages de Gen Paul junior, encadrés dans des baguettes dorées.

Libre, sa peinture ne l'est pas moins que lui. D'ailleurs l'un et l'autre, s'ils ne ressemblent à personne, se ressemblent entre eux, étroitement. Quiconque a vu une toile de Gen Paul le connaît et vice-versa. Car sur le plan du métier non plus il n'a accepté aucune entrave. Pas de maîtres, pas d'école, pas d'élèves, pas de galerie : « Ma seule galerie, c'est l'Hôtel Drouot. »

S'il a fait des expositions — en 1923 à Londres, chez Bing en 1927, chez Drouant-David en 1952, — c'est de façon désordonnée, au petit bonheur. Il a découragé les marchands qui, comme M. David, s'intéressaient à lui, sincèrement. Résultat : les historiens d'art l'ignorent, les musées aussi, la Ville de Paris de même, la seule toile de lui accrochée au musée d'Art moderne n'est pas une acquisition mais le don d'un collectionneur.

On lui a octroyé la Légion d'honneur, à titre militaire, mais

jamais sa peinture ne lui a valu la moindre médaille, la plus minime bourse. Il ne s'en plaint pas. Il ironise : « C'est difficile d'être une gloire de la rue Lepic. Après van Gogh, Courteline, Renoir. Si j'étais né à Varsovie, à Tokyo, où à Chicago, ce serait peut-être venu, mais rue Lepic !

De la rue Lepic, il l'est jusqu'à la moelle. Touffe de cheveux d'un blanc roux, nez retroussé, mégot au coin des lèvres, il reste, encore aujourd'hui, un gosse de Montmartre. Il faut le voir chez lui, avenue Junot, dans la petite chambre, encombrée de dessins, de paperasses, de boîtes à cigares, qu'il habite depuis quarante-cinq ans et où Mac Orlan, avant lui, avait connu des heures difficiles. Il faut l'entendre accueillir dans son « rude argot », comme dit Marcel Aymé, ses habitués du moment. De sa fenêtre qui plonge sur la rue Norvins, il voit venir les visites. Il les hèle. « Tiens ! voilà Sembon, ou Attilio, ou la même Caro ! » La maison, très période blanche d'Utrillo, n'a qu'un étage. L'atelier est en bas, la chambre au premier. On monte l'escalier à la rampe toute balafrée de peinture. Une voix, qui se veut terrible, glapit : « Entrez » et, là-dessus, la porte s'entrebâille sur un typique personnage de Gen Paul, qui est Gen Paul lui-même, en chandail rouge et salopette bleue, avec ses grandes mains tendues, ses extraordinaires « paluches » que l'on retrouve sur tous ses portraits, et son regard bleu qui, derrière les lunettes rondes, en une seconde jauge et estime le nouveau venu.

L'atelier est un des hauts lieux de Montmartre. Immortalisé par une description de Marcel Aymé, il n'a pas changé depuis des années. C'est toujours « le même entassement de toiles, de cadres, de livres, de cartons bourrés, éventrés, de bidons, de bouteilles d'huile, de torchons »...

Au milieu de cet amas « un ravin, boyau profond, escarpé, semé de pièges, hérissé de pinceaux, de brosses, de bâtons de chaises et que des piles d'objets toujours vacillantes menacent à chaque instant d'obstruer ».

“
**son regard bleu qui, derrière les
lunettes rondes, en une seconde
jauge et estime le nouveau venu.”**



LA CORRIDA, 1927, TOILE, 73 X 100 CM.

L'Espagne et ses grand maîtres ont joué un rôle de premier plan dans la formation de Gen Paul. Par sa violence, ses Corridos dénoncent l'influence de Goya. Le graphisme de Gen Paul est l'expression jetée sur la toile de ses réactions passionnées.

À l'extrémité du ravin, l'atelier proprement dit avec le chevalet, les palettes, les toiles en train et les torchons maculés de couleur. Le Tout Montmartre de l'entre-deux guerres s'est aventuré dans ce boyau, au risque d'en ressortir maculé de peinture : des écrivains, des comédiens, des clowns, des musiciens, des danseuses. Francis Carco, Céline, Jouhandeau y côtoyaient Berthe Bovy, Fernand Ledoux, les clowns Rhum et Porto. Vers midi, autrefois, Gen Paul y tenait salon, si l'on peut appeler ainsi ces réunions improvisées, souvent houleuses, où fleurissait l'argot du quartier.

Maintenant il reçoit, toujours avec la même verve, mais vers quatre heures et dans sa chambre, toute une cour d'amis fidèles et de supporters.

— « Que seriez-vous devenu sans la guerre, Gen Paul ? »

— « Souteneur, bagnard ou ministre ». Il dit cela par bravade, pour être conforme à sa légende. Mais c'est faux. Amputé à vingt ans, il s'est jeté dans la peinture — et dans l'alcool — comme on se noie. Mais il aurait peint de toute façon. Il a la peinture dans le sang.

Tout petit il a été possédé par le besoin de dessiner à la craie sur les trottoirs. À l'école, bien qu'il fût noté comme une forte tête, ce talent lui avait attiré les bonnes grâces du directeur, peintre du dimanche, exposant du Salon, qui le traitait en connaisseur. Chaque année, il avait le privilège de contempler en avant-première l'envoi du maître. Le sujet variait peu : c'était toujours une brioche. Un jour, le directeur lui souffla à l'oreille : « Tu vas voir, cette année, j'ai trouvé une astuce. » L'enfant regarde le tableau et s'écrie : « Ben quoi ! elle fume ! » Cette année-là le Salon eut droit à une brioche chaude. Gen Paul, lui, conserva pour la vie le dégoût de la peinture académique et comestible. « Le sujet, le sujet, je sais, ça ne compte pas, c'est un prétexte. Mais tout de même, une brioche ! » Parce qu'il joue du cornet à piston, comme Cézanne, le maître d'Aix est très près de son cœur. Mais pas les pommes...

La guerre, cette guerre de 14, dont il ne veut pas qu'on parle, a sans doute profondément modifié son tempérament de peintre. Ses photos d'enfant le montrent costaud, joufflu, rieur. Enfant pauvre, — sa mère était brodeuse — il rêvait d'être acrobate, clown, musicien. Peut-être était-il né pour une peinture joyeuse, colorée, gouailleuse ? Celle qu'il fait aujourd'hui quand il pense à son fils. Mais quand il se retrouve à vingt ans avec 750 francs de pension annuelle, ce qui lui vient aux doigts, c'est la colère. Une colère terrible. La peinture lui fournit un exutoire. Il y étanche sa soif de mouvement. Il y crache son angoisse de la mort, son mépris des femmes. Il y avoue même, ce « dur des durs », des faiblesses, des tendresses infinies, en catimini.



NOTRE-DAME DE PARIS, 1925, TOILE, 92 X 73 CM, COLL. PART. PARIS.

Une certaine frénésie « chahute » les paysages que Gen Paul exécute. Dès ses débuts il manifeste cette tendance à saccader sa peinture. Notre-Dame titube, tricolore et zigzagante, au bord d'une Seine verte qu'emporte un pont écarlate. Emporté par son inspiration, le peintre impose sa vision fantastique et fait participer les pierres mêmes à sa sarabande intérieure.

“

Pas de blanc, il faut que toute la toile soit couverte”

Son premier tableau date de 1917. Un jour de neige à l'hôpital, pour se distraire, il a demandé des pinceaux. De retour à Montmartre, installé déjà avenue Junot, il continue. Avant 1914 il a été arpète, bateleur de cirque, « chineur » à l'occasion : le voilà peintre. Il peint sur des couvercles de boîtes à cigares (il s'en sert toujours, mais pour ranger ses crayons de couleur) de petits paysages que son copain le doreur Grenouille vend trois francs. Il peint d'instinct et de mémoire, comme aujourd'hui. Avec les couleurs pures, violentes, des japonaiseries à la mode. Et il boit. Il boira de plus en plus jusqu'au jour de 1929 où il se retrouvera dans un hôpital de Madrid, émergeant d'une crise d'éthylisme aigu. La convalescence sera longue et

Grand amateur de musique, joueur de cornet à piston, Gen Paul a, toute sa vie, cherché à traduire, comme l'écrivait son ami Francis Carco, « la frénétique ou séraphique extase de jouer pour son seul plaisir. » Le joueur de mandoline, l'un de ses plus anciens « musiciens », montre une silhouette verdâtre et dansante, entrevue à travers les fumées des cabarets et les brouillards de l'alcool.



JOUVEUR DE MANDOLINE, 1924, TOILE 92 X 65 CM, COLLECTION JACQUES CHALOM.

nombreuses les rechutes. Sa vigueur paysanne, la vigilance de Céline qui est médecin, le sauveront. Mais après sa lente et douloureuse désintoxication il lui faudra apprendre à peindre.

La grande époque de Gen Paul, ce sont ces douze années d'ivresse. Douze années insensées, anarchiques, de combat avec les autres, avec soi-même, avec la toile. Douze années au cours desquelles, selon Me Maurice Rheims, « il a peint quelques-uns des meilleurs tableaux du siècle ». Des musiciens et des clowns, à son image, zigzagants, titubants, tragiques. Des paysages de Paris qui tourbillonnent dans un tintamarre de couleurs. Des maternités bleues et des portraits embrumés qui sont aussi des cris, mais sur un autre « tempo ». Expressionniste, on dirait que le mot a été découvert pour lui. Sa peinture, il la sort du plus profond de lui-même, de son ventre, de ses tripes, de son cœur. Dans des toiles oniriques et délirantes, il met l'indescriptible, l'indicible, atteignant parfois par des chemins détournés tantôt le surréalisme, tantôt l'abstraction pure. Mais le dessin que dédaignent les peintre abstraits est la base même de son travail.

D'instinct, dès ses débuts, il a inventé ce graphisme hachuré, cette écriture volubile et enchevêtrée qui permettent, entre mille, de reconnaître à coup sûr ses tableaux. Le reste, et en particulier la composition — « pas de blanc, il faut que toute la toile soit couverte » — il l'a appris dans les ateliers d'architecture qu'il a beaucoup fréquentés et au Louvre où, tout gosse, il se baladait, déjà fasciné par les Espagnols.

Plus tard, beaucoup plus tard, il eut envie de voir le Prado. Rue Lepic, il a hélé un taxi et, « à coup de gouaches », il est arrivé à Madrid. De la même façon, pendant des années, il a payé le bistrot, le boucher, la crémère. Toute sa vie, son carnet de croquis a été son carnet de chèques. Il n'en a jamais possédé d'autre.

La distribution de dessins, de gouaches, voire de toiles à laquelle il n'a cessé de se livrer, d'abord par nécessité et puis par insouciance financière, explique en grande partie le dédain dans lequel l'ont tenu les amateurs. On l'a accusé de se répéter, de bâcler, de vendre n'importe quoi. Reproche à la fois justifié et injustifié qui tient essentiellement à sa méthode de travail et à sa psychologie très particulière.

“

**Soudain il se rua sur la toile,
frappant du pinceau d'estoc,
de taille et de revers et faisant
à chaque coup jaillir la chair
fraîche”**

Un seul tableau de Gen Paul, on ne le dira jamais assez, sous-entend vingt, trente, cinquante dessins préparatoires à travers lesquels on voit poindre peu à peu l'œuvre future. Récemment, avant de s'attaquer à une image du Christ en croix, il a fait plus de cent études. Ces études, il ne les corrige jamais. Il les recommence à l'infini. Comme des gammes ou des vocalises. Au départ, une vision enregistrée au vol par son œil fidèle, quelques croquis pris sur le vif, sans jamais faire « poser » le modèle, et, si besoin est, une documentation précise (musiciens et turfistes ne découvrent jamais aucune erreur technique dans ses toiles). Quand enfin il abandonne ses crayons — parfois cette période préparatoire dure trois mois — le tableau existe virtuellement, mais il reste à le peindre.

Ça n'est pas une petite affaire. Marcel Aymé, dans Avenue Junot, raconte comment Gen Paul après treize essais infructueux fit le portrait de sa voisine Adélaïde : « Prenant un peu de recul et serrant dans son poing un pinceau chargé de couleur rose, il examina longuement l'espace à couvrir. Soudain il se rua sur la toile, frappant

du pinceau d'estoc, de taille et de revers et faisant à chaque coup jaillir la chair fraîche. Ses trois compagnons, encore chiffonnés, regardaient surgir et s'épanouir le visage d'Adélaïde... ».

Sitôt finie, à peine sèche, il faut que la toile disparaisse. Le peintre ne supporte pas la confrontation entre ce qu'il aurait voulu peindre et ce qu'il peint. Même dans ses périodes de grande « dèche » il a toujours trouvé des clients. Qu'il en soit satisfait ou non, les toiles partent. S'il juge qu'il a été jusqu'au fond de son idée, il met en chantier un autre projet. Sinon il se crispe sur le même, avec acharnement. D'où les séries de fleurs, de saxophonistes, de courses, de coureurs cyclistes qui déferlent successivement sur le marché. Sur la quantité, un dixième à peine que Gen Paul agrée, reconnaît vraiment pour sien (bien qu'il ait tout signé). Ce dixième-là, il l'a repéré. Il peut dire où se trouve tel ou tel tableau qu'il aime et, s'il ne



le sait pas, il le cherche. Le reste le « dégoûte ». Il s'en désintéresse.

Un jour, il y a dix ans environ, Me Rheims, au cours d'un déjeuner, lui annonce qu'une de ses gouaches a fait dans une vente 90 000 anciens francs, un gros prix pour l'époque. Gen Paul, très content, se met à rire: « Je l'ai vendue quinze mille francs, il y a deux mois. Il faut bien que chacun gagne sa vie. »

De même il hausse les épaules quand il apprend qu'un Quatorze Juillet vendu cinq mille anciens francs en 1952 en vaut cinq mille nouveaux, où que les toiles de sa « période éthylique » — il n'en possède, lui, pas une seule — valent entre un million et demi et trois millions. Mais il ne supporte pas qu'on prétende qu'il cède à la facilité : « C'est dur de faire un tableau. »

“

**La peinture lui fournit un
exutoire. Il y étanche sa soif de
mouvement.”**

Pour lui aujourd'hui, il y a deux sortes de peintres : les « initiés » comme par exemple Picasso ou Buffet, qui ont « le don », et puis les autres, qui sont des malins et arrivent à force de « combines ». Le calcul, sous toutes ses formes, l'ennuie à mourir, lui qui est futé comme un singe. Il le laisse aux marchands, aux spéculateurs. Bien sûr, la sagesse aurait voulu qu'il vende moins, qu'il entasse ses bonnes toiles dans sa cave, qu'il surveille sa cote, sa langue, ses faits et gestes. Bien sûr il n'est pas un ange. Et puis après ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Il a beau tonner, pester, tempêter, il a eu la vie qu'il voulait : « Une vie merveilleuse, tu sais. » Et ça continue. Il a son gosse, sa vraie lumière et voilà que tout à coup Valadon, Utrillo, Modi, ces « gars » qu'il estime et qu'il admire, on les lui donne pour compères !



GEN PAUL DANS SON ATELIER À MONTMARTRE

LA BIOGRAPHIE DE GEN PAUL

Rédigée par John Shearer,
expert testamentaire de Gen Paul en présence de l'artiste.



1895 : Naissance d'Eugène Paul le 2 juillet rue Lepic à Paris, d'une mère brodeuse et d'un père musicien.

1909-1911 : Obtention de son certificat d'études en 1908, avant de devenir apprenti tapissier. Il développe son sens artistique en assistant aux cours du soir de dessin de son ancienne école et en visitant le Louvre tous les dimanches.

1914 : Perte de son travail de tapissier à cause de la guerre. Il s'engage dans l'Infanterie à Antibes. Pour quelques sous, il fait des portraits de ses camarades.

1915 : Amputation de sa jambe droite suite à une blessure par balle et la gangrène.

1916 : Démobilisé, il revient à Paris et s'adonne à l'alcool pour oublier la douleur et à la peinture. Il vend sa première huile sur toile représentant Le Moulin de la Galette, vu de sa fenêtre, à Raguenaud.

1917 : Inspiré par les artistes peintres et sculpteurs de Montmartre, qui deviendront ses amis (Utrillo, Boyer, Franck Will, Juan Gris) il continue à peindre. Raguenaud achète désormais toute sa production, notamment des vues de Paris, plus faciles à vendre. Il reçoit grâce à Maclet sa première commande : la décoration d'une maison close.

1918 : Mathot, marchand, découvre son habileté et lui commande des toiles « à la manière » de Monticelli, Lebourg, Daumier..., qu'il étudie. Il commence à signer Gen Paul un premier paysage.

1920 : Fiançailles avec Fernande avec qui il part pour un Tour de France. Ils vivent grâce aux gouaches qu'il vend à chaque étape de leur voyage. Il fait la connaissance de Leprin à Marseille, qui deviendra son grand ami, et expose cette année-là deux paysages de Montmartre au Salon d'Automne.



1921 : Maurice Chalom, seul marchand à s'intéresser à Gen Paul, lui achète le Percement du Boulevard Haussmann.

1922 : Voyage en Espagne où il fait ses premiers portraits à la gouache, quasiment tous disparus aujourd'hui.

1923 : Le monde du cirque l'intéresse de plus en plus et il peint ses premiers portraits de clowns, sujet qu'il affectionnera toute sa vie.

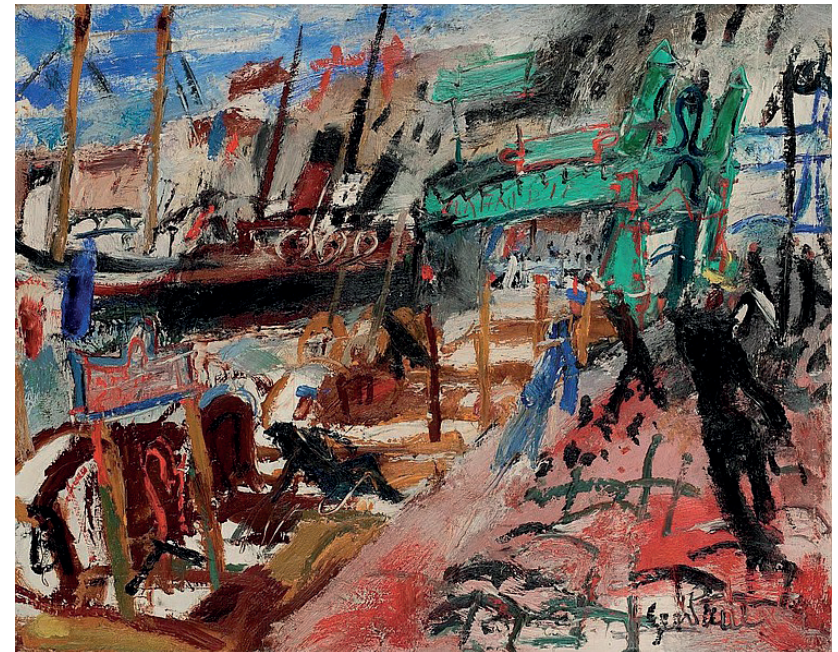
1924 : Fréquentant les ateliers d'architecture de l'Ecole des Beaux-Arts il s'initie aux lois de la composition. Les musiciens professionnels qu'il rencontre (le quatuor Kretly, le violoncelliste Houflack et le violoniste Noceti) deviennent l'une de ses principales sources d'inspiration. Il séjourne cette année-là au Havre, à New York, Bilbao et Motrico et débute sa série des ports basques qu'il expose à la Savill Gallery à Londres.

1925 : Il apprend l'anatomie du corps humain en suivant des chirurgiens jusque dans leur salle d'opération, et est introduit à la Comédie française par Dorival dont il fit de nombreux portraits. Il séjourne à Madrid et visite le Prado : Velasquez, le Greco et Goya l'influenceront à jamais.

1926-1927 : Nombreux séjours en Province et à l'étranger : en Isère, à Deauville, Trouville, Montfort l'Amaury, Moret sur Loing. Marseille, Corse, Italie, Belgique, Bords de Marne.

1928 : Le marchand Henri Bing organise avec succès une exposition d'une quarantaine de ses huiles sur toile.

1929 : Georges Bernheim le prend sous contrat pour 18 mois. Assuré de ses revenus, Gen Paul n'hésite pas à chercher, détruire,



recommencer ses travaux. De cette période sortent quelques uns de plus beaux tableaux de son oeuvre. Il repart en Algérie et en Espagne mais les abus d'alcool le conduisent à l'hospitalisation.

1930 : Suite à la crise, le contrat avec Bernheim est rompu et Gen Paul refuse toutes propositions, affaibli par la maladie.

1931 : Entouré d'un grand nombre d'artistes (peintres, musiciens, clowns, écrivains, comédiens), il recommence à travailler. Premiers cavaliers, Côte Basque, Saint-Jean-de-Luz.

1932 : Fréquentation des studios de danse avec Céline, qui vient de publier Voyage au bout de la nuit.

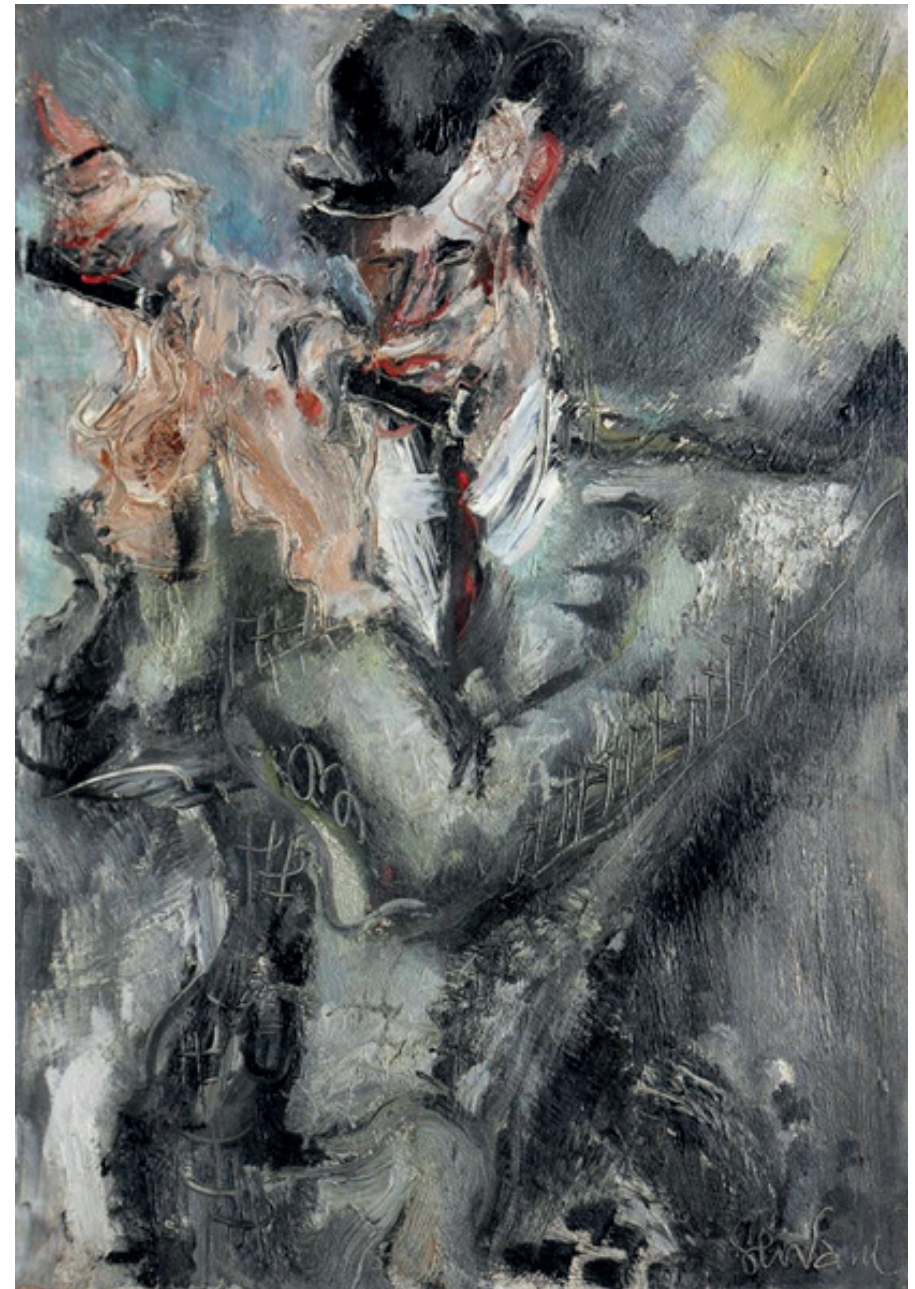
1933 : Mort de son grand ami Leprin, qui l'attriste profondément. Côte normande et série des plages.

1935 : Série de portraits de ses amis de Montmartre : Jean Dufy, Marcel Aymé, Franck Will, Bego, Blanchard. Bords de Seine et bords de Marne.

1937 : Voyage à New-York, Long-Island, Montingy-Marlotte, Canada. Rupture avec Céline après la publication de Bagatelle pour un massacre, profondément antisémite, auquel il se retrouve malgré tout associé.

1938 : Voyages en Espagne et dans le pays basque, Ciboures, Saint-Jean-de-Luz.

1939 : La guerre éclate. Sans amateur ni marchand, Gen Paul se consacre entièrement à sa peinture et entame une série de nus. Sa femme, Fernande, meurt. Il se réfugie à Sanary avec Duchamps, Kisling et et Daragnes.





1941 : Série de gouaches sur les Comédies de Molières au Théâtre-Français.

1942 : Il illustre le Voyage au bout de la nuit et Mort à crédit. Installation de l'électricité dans son atelier : sa palette s'éclaircit et les couleurs remplacent le noir, le gris et le blanc.

1943 : Il prend quelques élèves. Début de la période analytique.

1945 : Création de la première fanfare des Beaux-Arts avec Zavaroni. Début de la série des Cavaliers et des Hippodromes. Séjours à Dinard et Dieppe.

1946 : Retrouvailles avec Chalom lors de son voyage vers New-York, qui lui commande six gouaches.

1947 : Mariage avec Gaby, qu'il vient de rencontrer.

1948 : Voyage à travers les États-Unis en autobus jusqu'à la Nouvelle Orléans.

1949 : Suite à une blessure sérieuse, il est hospitalisé et restera deux ans sans travailler.

1951 : Exposition Alfred Wynn à New-York. La majorité des toiles exposées sont de lui.

1952 : Rétrospective de ses oeuvres peintes à l'huile organisée par Drouant et David. Exposition de trente gouaches à la Galerie du Cirque. Séjour à New York.

1953 : Naissance de son fils à Genève. Découverte des crayons gras Caran d'Ache qui deviennent rapidement l'un de ses moyens d'expression préférés. Il vit au jour le jour de la vente de ses premiers dessins en couleurs. Rencontre avec le marchand Ferrero. Début des voyages en Suisse.



1954 : Rencontre avec Edith Piaf, Charles Aznavour et les Compagnons de la Chanson à New York.

1955 : Installation à Bilbao, reprenant dans son atelier tous les grands thèmes de sa vie.

1958 : Grand succès de son travail, sa côte triple et ses toiles, très prisées, deviennent introuvables.

1960-1963 : Diverses expositions à la galerie Chalom à Paris et à la galerie Ferrero à Genève.

1964 : Le plafond de son atelier s'écroule, détruisant une partie de son oeuvre. Il travaille désormais assis dans sa chambre, se concentrant sur le sujet plus que sur le décor, à la gouache. Exposition à la galerie du Perron à Genève.

1967 : Exposition à la galerie Ferrero à Genève.

1970 : Exposition à la galerie Ferrero à Genève.

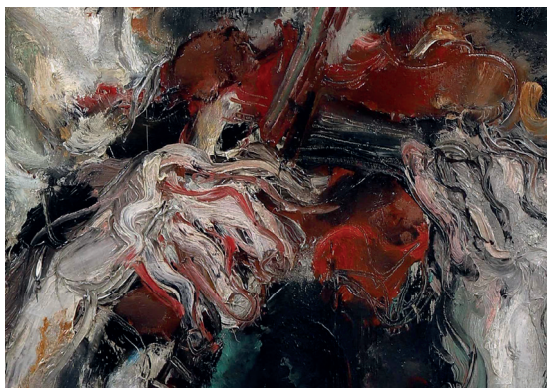
1972 : Exposition de gouaches à la galerie Wally Finley, à New York. Rétrospective à la galerie Pacitti, Faubourg Saint-Honoré.

1973 : Exposition de dessins noirs et blancs, à la galerie Colin Maillard, rue de Miromesnil. Exposition à la galerie Chalom, Faubourg Saint-Honoré. Exposition à la galerie Ferrero à Genève.

1974 : Rétrospective Petit Palais, Genève.

1975 : Décès de Gen Paul à Paris le 30 avril.

© Patrick Offenstadt. Paris 2020. Tous droits réservés.
Direction artistique et mise en page : Lovelace & Balzac.
Imprimeur : Imprimerie Réaux, Paris 8.



PATRICK OFFENSTADT

Président du Comité Gen Paul

www.galerieoffenstadt.fr